

**PREMIER
DÉCEMBRE**

À propos de l'auteur

Xavier Legay est né en 1986. Diplômé de droit public et de science politique, il a travaillé pendant cinq ans auprès du maire d'une grande ville des Hauts-de-Seine. Il est le co-auteur d'un essai économique sorti en 2012 intitulé *les salaires trop bas nous coûtent trop cher* (éditions CulturKom) et a également publié une étude dans les *Cahiers de la sécurité* (*La Documentation Française*) en 2015.

Intéressé par les questions sociales et populaires, il s'est immergé dans les manifestations parisiennes des Gilets Jaunes dès leur commencement, afin d'observer et comprendre les ressorts de ce mouvement inédit.

Premier décembre est son premier roman.

XAVIER LEGAY

**PREMIER
DÉCEMBRE**

ROMAN

ISBN 978-2-9571614-0-9

Couverture : icône dessinée par Monkik sur www.flaticon.com

Tous droits réservés,
y compris de reproduction partielle ou totale,
sous toutes ses formes.

« Je le dis solennellement aux Gilets Jaunes : ne vous laissez plus embarquer dans ces scènes de violences. Ne participez pas à ces attaques de factieux. Le Gouvernement vous tend la main. Nous devons dialoguer. Faire chemin commun ».

Christophe Castaner, Ministre de l'Intérieur.

« Faire de la politique, c'est d'abord aimer la France et les Français. (...) Nous sommes quelques officiers généraux tout à fait disposés à venir vous apprendre à faire de la politique, ou à vous remplacer si vous voulez partir, ce que vous ferez bientôt ».

Didier Tausin, Général de division.

« S'ils en touchent un, on a des gens, des paramilitaires qui sont prêts à intervenir parce qu'ils veulent aussi faire tomber le pouvoir ».

Christophe Chalçon, Gilet Jaune.

« Quand on voit des types qui tabassent à coup de pied un malheureux policier par terre, qu'ils se servent de leurs armes une bonne fois ».

Luc Ferry, philosophe et ancien Ministre.

Prologue.

Ce matin là, le ciel était gris et lourd, le fond de l'air agréablement frais. La nature paraissait calme dans ce petit village de l'Orne, situé aux confins d'une campagne humide et verdoyante.

Avant de prendre la route pour rejoindre les autres manifestants, Joseph songeait avec émotion et gravité au moment inédit qu'il se préparait à vivre.

Depuis quelques semaines, la France était en proie à une forte agitation visible sur les réseaux sociaux. Une pétition mise en ligne quelques mois plus tôt contre l'augmentation des prix de l'essence avait recueilli un très grand nombre de signatures, et beaucoup d'appels à manifester s'étaient mis à pulluler sur internet. Dans tout le pays, la question de la hausse des taxes sur le carburant — et leur forte répercussion sur les prix à la pompe — était devenue un sujet de préoccupation majeur.

À l'approche des fêtes de fin d'année, la thématique de la fiscalité énergétique s'était même imposée comme une sorte de catalyseur de toutes les crispations citoyennes, concernant aussi bien les classes moyennes que les ménages les moins favorisés. Pour cette large part de la population particulièrement exposée aux prélèvements obligatoires, la pression fiscale était perçue comme la principale cause d'affaiblissement de leur pouvoir d'achat et de la lente dégradation de leur niveau de vie. La situation était particulièrement révélatrice de la paupérisation objective des populations vivant dans ce qu'il était désormais coutumier de nommer la « *France périphérique* ».

Loin d'être péjorative, cette appellation était devenue depuis quelque temps une façon médiatique de parler de l'ensemble des provinces délaissées car éloignées des métropoles, en désignant tout simplement l'ensemble des zones péri-urbaines au sein desquelles détenir un véhicule constituait une nécessité absolue afin de pouvoir travailler, faire ses courses ou encore se soigner.

En somme, jouir d'une existence sociale à laquelle tout individu est normalement en droit d'aspirer.

Ce samedi 17 novembre 2018, jour de l'acte I des Gilets Jaunes, la contestation allait prendre forme et se transformerait enfin en un véritable mouvement social et populaire.

Attachant sa ceinture et démarrant son véhicule, Joseph se promettait d'y prendre une part la plus active possible.

1.

Pour ce premier jour de mobilisation, ils avaient été une bonne cinquantaine à mener une action pacifique et plutôt joyeuse sur un rond point d'Alençon. Ces manifestants formaient un ensemble diversifié regroupant à la fois des agriculteurs et des artisans, des professions libérales et des employés, des chefs d'entreprise et des salariés précaires. Malgré l'hétérogénéité de leur groupe et des opinions politiques parfois radicalement opposées, tous s'étaient laissés griser par l'enthousiasme, la spontanéité et l'esprit bon enfant qui ressortaient de cette manifestation.

Joseph, conducteur de car scolaire, s'était beaucoup investi dans cette action en laquelle il plaçait un réel espoir. Il avait analysé avec finesse que la colère partagée qui remontait brusquement ce jour-là n'était que le fruit de plusieurs décennies d'une fragmentation continue de la France, et redoutait que le creusement des inégalités territoriales ne mène certaines populations au bord de l'asphyxie. Cette crainte était au fond le véritable moteur de son engagement.

Au cœur de ce territoire rural qu'il n'avait jamais quitté, Joseph avait pu constater ces dernières années la désaffection d'une partie de la jeunesse locale qui s'en allait dans les grandes métropoles de l'ouest du pays, ou en région parisienne, afin d'effectuer des études supérieures. Faute de réelles perspectives professionnelles dans leur région d'origine, beaucoup de jeunes diplômés restaient après leurs études à proximité des grands bassins d'emplois, contribuant ainsi à la désertification progressives de nombreuses zones rurales.

L'inquiétude de Joseph se portait également sur la crise commerciale qui frappait depuis plusieurs années la quasi-intégralité des villes moyennes partout en France, dans lesquelles les petits commerces fermaient les uns après les autres en raison d'une rentabilité insuffisante causée depuis des dizaines d'années par la multiplication galopante des centres commerciaux à leurs périphéries. De trop nombreux centres-villes, autrefois lieux animés et conviviaux dans lesquels les habitants aimaient flâner, étaient devenus aujourd'hui des quartiers fantômes aux bâtiments peu entretenus, dortoirs résidentiels où vivaient principalement ceux qui n'avaient plus les moyens d'aller s'installer ailleurs.

Dans ce contexte sinistré où les lieux de vie et de socialisation traditionnels se faisaient de plus en plus rares, la dégradation progressive des services publics — justifiée depuis des années par l'argument douteux de la rationalité économique — ne faisait qu'aggraver le sentiment d'abandon des plus fragiles.

Mais en dépit de toutes ces difficultés qui rendaient la vie ici de plus en plus compliquée, Joseph aimait profondément sa région. À près de cinquante ans, ce fils de paysans normands n'aurait souhaité quitter pour rien au monde le village qui l'avait vu grandir. D'une nature plutôt optimiste, il était intimement convaincu que l'action collective à laquelle il participait pouvait contribuer à éveiller les consciences en permettant à cette France des oubliés de faire entendre ses revendications et, au-delà, son existence même.

Pendant une grande partie de la journée de l'Acte I, Joseph s'était attelé à arrêter un maximum d'automobilistes afin de leur expliquer les raisons de sa présence sur ce rond-point. Le plus souvent, l'accueil était excellent, parfois interrogatif, très

rarement hostile. Quelques légères réactions d'énervement furent bien constatées par moments mais dans l'ensemble le soutien populaire était palpable. Joseph était satisfait. Il s'agissait pour lui d'une véritable réussite.

Le soir venu, les médias avaient évoqué un bilan s'élevant à près de trois cent mille participants sur l'ensemble du territoire, chiffre officiel encourageant mais très probablement sous-évalué par les pouvoirs publics au regard des nombreux blocages et manifestations qui s'étaient tenus à travers le pays. Aucune région ni aucun département n'avaient en effet échappé à la vague de contestation qui avait déferlé ce 17 novembre 2018 sur le pays, dans un élan d'espoir inédit.

Malheureusement, la focale médiatique s'était surtout fixée sur les moments de tensions à certains points de blocages et sur tous les dommages causés par les perturbations de la circulation. Le bilan de la journée, finalement assez lourd, faisait état d'un décès et de deux-cent vingt-sept blessés. Les quelques accidents qui avaient eu lieu tournaient en boucle à la télévision, commentés par un aréopage de spécialistes en tout genre, d'élus de diverses obédiences et de journalistes plus ou moins connus. Ces débats stériles avaient le don d'agacer Joseph, peu friand des méthodes employées par les chaînes d'information en continu pour traiter d'un sujet aussi important. Il songeait devant son écran que les pouvoirs publics commençaient à se montrer fébriles et semblaient vouloir jeter le discrédit sur cette mobilisation. Cela provoquait chez lui une colère rentrée, tout en lui laissant craindre la possibilité d'un durcissement progressif du mouvement.

Néanmoins, cet homme taiseux et bourru n'était pas du genre à se décourager facilement. Du fond de son canapé, harassé d'être resté debout pendant des heures mais gonflé à bloc par la réussite de cette journée, il était persuadé que l'opiniâtreté paierait.

À condition, bien sûr, de ne pas céder un pouce de terrain face à ce gouvernement, déjà dépassé par les événements. Il s'amusait d'ailleurs à noter qu'en dépit de l'annonce de ce premier samedi de contestation depuis plusieurs semaines, via une intense campagne sur les réseaux sociaux et relayée abondamment par les médias, les autorités paraissaient tout de même surprises par l'ampleur de l'événement et la détermination de ses participants.

Dans son for intérieur, Joseph jubilait. C'était le moment d'amplifier cette tendance.

2.

À l'entrée en Gare de Lyon du TGV en provenance de Nice, en cette fin de journée du vendredi 23 novembre, Alexia était à la fois fatiguée et impatiente. À trente-deux ans, cette infirmière libérale originaire de Puget-sur-Argens, dans le Var, n'était jusque-là venue à Paris qu'une seule fois dans sa vie, lors de vacances d'été en famille. Depuis cette période de relative insouciance, les nécessités professionnelles et l'augmentation continuelle du coût de la vie avaient limité ses congés à quelques sauts dans le nord de l'Italie et à des week-ends de randonnée au cœur de sa Provence natale. Alexia n'était pas habituée à voyager. Aussi ce déplacement la réjouissait, même si elle savait qu'elle ne venait pas en touriste. Aujourd'hui, ce long trajet, elle l'avait fait uniquement pour être au cœur de l'ébullition sociale qui agitait l'ensemble du pays.

Le samedi précédent, lors de l'Acte I, cette jeune femme sérieuse et énergique s'était déjà particulièrement investie en participant activement à l'ouverture du péage de Fréjus sur l'autoroute A8, avant de passer la soirée à refaire le monde avec des inconnus autour d'un barbecue improvisé. Bien qu'elle n'ait auparavant jamais été impliquée dans un mouvement social, la belle journée de mobilisation qu'elle avait vécue ce jour-là avait suscité chez elle l'envie d'accentuer son engagement. Depuis, elle frétillait littéralement à l'idée d'aller connaître sa première manifestation directement au cœur de la capitale, au plus près des lieux de pouvoir.

À son arrivée sur le quai, Alexia était attendue par Valérie, une cousine du côté maternel légèrement plus âgée qu'elle, installée depuis peu à Cergy, dans le Val-d'Oise. Elle ne l'avait pas revue depuis le mariage de son frère il y a cinq ans, mais avait toujours entretenu avec elle une certaine complicité. Cette célibataire endurcie, assistante administrative au sein d'une petite entreprise de travaux, n'avait pas pris une part active à la mobilisation par crainte des débordements, mais démontrait une réelle sympathie pour tous ces manifestants en qui elle se reconnaissait. Valérie avait donc observé avec beaucoup d'attention le début de la contestation et s'était intéressée de près à l'engagement d'Alexia en suivant son activité sur les réseaux sociaux. A la fin de la journée du 17 novembre, elle avait contacté sa cousine varoise pour la féliciter et n'avait pas hésité à lui proposer de l'héberger, si d'aventure celle-ci souhaitait prendre part aux manifestations parisiennes. Alexia avait bien sûr immédiatement accepté, ravie par cette proposition, et l'avait prise au mot en réservant dans la foulée un billet pour le train de ce 23 novembre.

Entre la joie des retrouvailles, les discussions animées et l'impatience qui grandissait, la nuit d'Alexia avait été courte et assez peu reposante. Pourtant, cela n'entamait en rien sa détermination. Elle décidait de partir assez tôt ce samedi matin, une capsule de café et un simple croissant pour petit-déjeuner, non sans une certaine appréhension quant à la tournure que pouvaient prendre les événements. Plutôt solitaire en temps normal, elle regrettait cette fois-ci de ne pas être accompagnée, mais se rassurait comme elle le pouvait, convaincue que cet événement serait aussi l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes.

En prévision d'un acte II potentiellement agité, la Préfecture de Police de Paris avait souhaité regrouper les protestataires sur le Champ de Mars en désignant ce lieu comme le seul autorisé aux manifestations, ce qui allait toutefois s'avérer d'une inefficacité totale. Interprétant cette annonce comme un piège, de nombreux Gilets Jaunes avaient catégoriquement refusé cette option, estimant que la configuration des lieux laisserait trop de latitude à la police pour empêcher une quelconque action d'envergure. Cette grande place arborée était en effet trop facile à encercler, et tout le monde avait compris que l'objectif était d'abord de tenir les manifestants à bonne distance des lieux de pouvoir, avant de procéder certainement à de nombreuses arrestations dans la foulée.

Sans grande surprise, la quasi-totalité des manifestants s'était donc dirigée une nouvelle fois du côté des Champs-Élysées. Informée par les échanges qu'elle pouvait lire sur les groupes Facebook consacrés à l'évènement, Alexia s'y était donc rendue directement, en prenant soin au préalable de se procurer une petite bouteille d'eau et quelques doses de sérum physiologique dans une pharmacie du quartier.

Dès le milieu de la matinée, la situation était déjà particulièrement tendue sur toute la partie médiane de l'avenue. À l'appel de quelques figures du mouvement, les manifestants avaient essayé de réitérer les évènements du samedi précédent et s'étaient réunis vers le bas des Champs, espérant retourner au plus près du palais présidentiel. Mais contrairement à l'Acte I qui avait bénéficié de l'effet de surprise, un dispositif policier bien plus important était cette fois présent et avait pour consigne de protéger tout ce périmètre jusqu'à la place de la Concorde, qui se retrouvait désormais totalement inaccessible.

Malgré la tension qui montait progressivement et la crainte que la situation ne finisse par s'envenimer, Alexia continuait sa route et se mêlait tout de même à la masse des protestataires, qui grossissait à vue d'œil.

Rapidement mis en difficulté par le grand nombre de Gilets Jaunes présents, les CRS avaient vite cherché à disperser cette marée humaine très agitée pour tenter de garder le contrôle de la situation, et les grenades lacrymogènes s'étaient mises à pleuvoir en masse au milieu des attroupements. Furieux d'être repoussés de la sorte, de nombreux manifestants avaient riposté séance tenante en dressant des barricades avec des barrières de chantier et en envoyant sur les CRS des bouteilles vides et des morceaux de pavés. Les tensions qui marqueraient cette journée venaient à l'instant de démarrer.

Au milieu de ces frictions, Alexia était comme tétanisée. Les émanations de gaz lacrymogène l'aveuglaient, lui brûlaient la gorge, irritaient ses poumons. Les petits masques de protection médicaux en papier qu'elle avait apportés n'étaient pas suffisamment efficaces pour la protéger de l'épais brouillard blanc qui se dissipait difficilement. La suffocation accentuait sa panique, et elle se retrouvait très vite à court de sérum physiologique pour nettoyer ses yeux. Peu coutumière des affrontements avec les policiers, pour qui elle n'avait jamais ressenti aucune animosité — au contraire, elle avait toujours eu une certaine sympathie pour cette profession dangereuse et plutôt mal considérée — elle n'avait pas prévu d'équipement adapté pour résister aux moyens de dispersions utilisés.

Dans ces conditions, elle savait pertinemment qu'il lui était impossible de rester plus longtemps. Tout autour d'elle, beaucoup

de personnes étaient dans le même cas, ce qui rendait la situation confuse et désordonnée.

L'ambiance était devenue particulièrement électrique sur une grande partie de l'avenue des Champs-Élysées. Les affrontements montaient parfois brusquement en intensité pour céder la place à un calme tout relatif, avant qu'un nouveau jet de pavé ou qu'un tir de grenade ne fassent rejaillir de soudains accès de violences. Face à la détermination des milliers de Gilets Jaunes présents, très mobiles et peu décidés à abandonner le terrain, les policiers effectuaient des charges de plus en plus systématiques et procédaient à des interpellations musclées parmi les éléments récalcitrants. Dans cette cohue, de nombreux manifestants s'étaient mis à refluer vers la place de l'Étoile pour tenter de se disperser dans les rues adjacentes.

Alexia ressentait une réelle aversion pour la violence, et s'effrayait un peu de la tournure prise par les événements. Un camion venait d'être renversé puis incendié en plein milieu des Champs et des flammes jaillissaient de plusieurs barricades. Elle voulait maintenant s'éloigner au plus vite des heurts qui se multipliaient et décidait alors de prendre la direction d'une petite voie perpendiculaire, préservée des affrontements.

Elle commençait seulement à souffler lorsqu'elle se retrouva face à une quinzaine de policiers qui descendait la rue au pas de charge. En l'apercevant, ils lui hurlèrent brutalement de rester où elle se trouvait, tout en braquant quelque chose qu'elle ne parvenait pas à identifier. Prise de panique, elle rebroussa chemin aussitôt en courant le plus vite possible. Mais épuisée de sa courte nuit et affaiblie par la nervosité accumulée tout au long de la journée, elle s'aperçut un peu trop tardivement qu'un panneau de signalisation démonté et tordu se trouvait en travers

de la chaussée humide, entre deux poubelles calcinées. Elle chuta brutalement sur le sol, dans la confusion la plus totale.

Elle ne réalisait pas encore ce qui venait de lui arriver lorsqu'elle sentit une main rugueuse la saisir fermement par le bras pour l'écarter de la rue et l'emmenner près d'une entrée d'immeuble. Ainsi à l'abri, elle voyait passer le flot de policiers qui se dirigeaient en courant, matraque à la main, vers un groupe de manifestants qui tentait de briser la vitrine d'un magasin.

Après avoir constaté la déchirure de son jean au niveau du genou droit et de légères écorchures sur les paumes de ses mains, Alexia s'était redressée difficilement et avait tourné la tête vers son sauveur. De taille moyenne, aux épaules larges et solides, celui-ci portait un bonnet vert et une veste de chasse sous son gilet jaune.

— Vous étiez pas loin de finir en garde à vue ! plaisanta-t-il d'une voix forte.

Elle le regarda, un peu interdite.

— Je m'appelle Joseph. Et vous ?

3.

Alexia et Joseph s'étaient éloignés des affrontements en remontant rapidement la rue de Bassano jusqu'au croisement avec l'avenue Marceau, avant de s'arrêter pour souffler un peu.

— Merci beaucoup pour tout à l'heure, dit Alexia en souriant. Je n'avais pas particulièrement envie de me faire arrêter, surtout dans cet état.

Joseph hocha la tête en signe d'approbation et regarda autour de lui avec attention. Des sirènes de police se faisaient entendre au loin et quelques manifestants erraient dans le secteur sans savoir réellement où ils se trouvaient, mais dans l'ensemble, la situation semblait ici relativement normale.

— Vous avez pas faim ? demanda-t-il à Alexia. J'ai rien mangé depuis ce matin, ça commence à être dur.

— Pas spécialement, lui répondit-elle un peu surprise. Quand je m'agite, j'ai toujours l'appétit coupé.

— Moi, j'ai tendance à être désagréable quand j'ai faim, lui rétorqua-t-il, les yeux rieurs.

Ni l'un ni l'autre ne connaissaient le quartier. Alexia suggéra de regarder sur internet quand elle s'aperçut qu'une enseigne proposant des sandwiches, quiches et tartes salées se trouvait à proximité immédiate.

Ils s'assirent tous les deux l'un en face de l'autre, se débarrassèrent de leurs vêtements, et purent commencer enfin à se détendre un peu. Joseph choisit de manger un sandwich hors de prix composé de *mozzarella* et *prosciutto crudo*, tandis qu'Alexia, qui n'avait toujours pas faim, se contenta de se réchauffer en buvant un chocolat chaud.

Pendant que Joseph mangeait silencieusement, les yeux dans le vague, Alexia l'observait discrètement. Il avait un air bougon assez caractéristique de certains habitants des campagnes, mais il lui paraissait être quelqu'un de plutôt posé et rassurant. Ils n'avaient pas encore beaucoup échangé, ce qui ne l'empêchait pas de trouver déjà sa compagnie agréable. De nature assez avenante, et plutôt bavarde en général, elle se décida à briser le silence.

— C'est impressionnant ce qui se passe, non ? Je n'aurais jamais cru qu'il y avait autant de gens capables de se mobiliser comme ça, spontanément et hors des circuits habituels, pour aller manifester leur mécontentement.

— Oui. Il était temps de se bouger, lui répondit Joseph. On est sur la bonne voie, il ne faut rien lâcher. Si on n'est pas entendus aujourd'hui, on reviendra la semaine prochaine, encore plus nombreux. Et les semaines suivantes s'il le faut. Jusqu'à ce qu'on nous écoute.

Sa voix grave et posée laissait paraître une détermination sans faille, ce qui impressionnait Alexia. Pour tout dire, elle le trouvait même assez mystérieux.

— Parlez-moi un peu de vous. Vous êtes d'où ?

— Vous voulez quoi, que je vous raconte ma vie ?

— Et pourquoi pas ? dit-elle en riant. Tout ce bordel, c'est aussi l'occasion de faire de nouvelles connaissances non ?

Désormais rassasié et plus détendu, Joseph s'attela à lui faire un bref résumé de sa vie. Il lui raconta sommairement qu'il venait de Basse-Normandie, sa région d'origine, et qu'il n'avait jamais souhaité s'installer ailleurs, trop attaché à son terroir. Il lui parla de l'exploitation agricole de ses parents, qu'il a tenté de reprendre au départ en retraite de son père, mais qu'il fût contraint de revendre rapidement, n'arrivant pas à en vivre décemment. Avec cet argent, il avait ensuite racheté un petit fond

de commerce pour monter un magasin de journaux, qui a fini par faire faillite deux ans plus tard, faute de clients réguliers. Il lui expliqua enfin qu'après une longue période d'inactivité il avait obtenu un emploi de conducteur de car scolaire, métier qu'il trouvait pénible au début mais qu'il avait fini par apprécier au fil du temps.

— Vous avez des enfants ? lui demanda-t-elle.

— J'ai une fille. Elle a quinze ans, et vit avec mon ex-femme, à Bordeaux. Je la vois un peu chaque été, et parfois pendant les vacances de Noël. On a divorcé quand elle avait deux ans. On ne s'est jamais vraiment entendus, avec sa mère. Mais j'ai quand même préféré lui laisser la petite sans faire d'histoires, elle est mieux avec elle qu'avec un père qui passe sa vie à galérer.

Alexia était un peu gênée d'avoir posé cette question, d'autant qu'elle comprit que ce sujet affectait beaucoup Joseph, même s'il laissait transparaître assez peu d'émotions.

— Je n'ai pas l'habitude de parler de moi, lui dit-il en baissant les yeux. Je suis de ce genre de personnage qui n'intéresse pas grand monde. Et vous alors ? Qu'est-ce qu'une jeune fille comme vous vient faire ici ?

La tentation féministe d'Alexia la fit tiquer en entendant cette question. Elle voulait reprendre Joseph en lui disant qu'elle n'est pas une « jeune fille », qu'elle est adulte, indépendante et débrouillarde, et qu'elle n'aimait pas forcément les comportements paternalistes. Elle se ravisa en songeant que sans lui, ils ne seraient peut-être pas assis ici tous les deux, à discuter tranquillement.

— J'ai trente-deux ans, je ne suis plus tellement une jeune fille ! répondit-elle avec un demi-sourire teinté d'ironie. Et bien pour tout vous dire, je suis infirmière libérale, dans le Var, depuis maintenant six ans. Je me déplace en permanence dans un

périmètre assez important pour aller chez mes clients, parmi lesquels beaucoup de personnes âgées et isolées. En moyenne, je fais entre vingt et trente interventions par tournée, chaque jour. Une fois par semaine, je dois faire le plein. L'essence augmente en permanence mais mes tarifs, eux, sont encadrés par la sécurité sociale et n'augmentent pas en proportion. Résultat, ma charge financière est de plus en plus lourde et ça devient assez compliqué de vivre correctement. J'en ai marre. Pourtant, j'aime ce travail et je ne me vois pas faire autre chose.

— C'est bien malheureux, souffla Joseph. Partout, c'est le même discours. Trop de charges financières, une fiscalité écrasante, un pouvoir d'achat en berne...

— Oui. C'est sûr que ça devient insupportable, reprit-elle. Mais pour moi, ce n'est pas le seul problème. Toute cette situation est bien plus complexe, elle est révélatrice d'une crise de société profonde. Trop de gens se sentent inexistants, délaissés, sont ignorés des politiques et finissent dégoûtés par le système.

Joseph sourit. Le dégoût du système était profondément ancré chez lui. A vrai dire, il se reconnaissait parfaitement dans cette description. Il faisait intégralement partie de cette masse de citoyens laissés pour compte, et était devenu un abstentionniste convaincu depuis maintenant plusieurs années.

La nuit était déjà tombée depuis un moment lorsqu'Alexia et Joseph décidèrent de partir. Autour de la place de l'Étoile et dans plusieurs rue du quartier de l'Arc de Triomphe, quelques groupes de manifestants étaient encore en train d'en découdre avec les forces de l'ordre. Pour éviter de se retrouver coincés au milieu de ces affrontement sporadiques, ils se dirigèrent tranquillement à l'opposé, vers le Trocadéro.

— Vous faites quoi samedi prochain ? demanda Joseph.

— Samedi, j'ouvre la première fenêtre de mon calendrier de l'avent, répondit Alexia en riant. Blague à part, j'aimerais bien revenir manifester ici. Mais ce n'est pas facile, le train coûte assez cher, il faut que je m'organise par rapport à mon planning professionnel, que je vérifie si ma cousine peut m'héberger une nouvelle fois... Je ne suis vraiment pas certaine de pouvoir réellement prévoir dès aujourd'hui ce que je vais faire d'ici le week-end prochain.

Joseph sorti son téléphone et proposa qu'ils échangent leur numéros respectifs. Alexia était ravie de cette rencontre, qui la changeait nettement de son cercle d'amis habituels.

— J'espère vous voir ! dit-il avec un air enthousiaste. Je suis prêt à parier que ce 1^{er} décembre sera assez spécial.

4.

Les évènements du 24 novembre avaient été une nouvelle fois abondamment commentés par les médias, qui s'étaient fait l'écho de la panique du gouvernement face à la situation. Avec près de huit mille manifestants à Paris, pour un chiffre national estimé à environ cent dix mille, les principaux journaux avaient qualifié l'Acte II de « *moins mobilisateur mais plus violent* », évoquaient des « *situations d'extrême tension* » et s'attardaient bien plus sur les affrontements entre policiers et manifestants que sur les raisons profondes de la colère populaire. Le ministre de l'Intérieur, Christophe Castaner, avait de son côté décidé de jouer la carte de la diabolisation immédiate du mouvement, en imputant les violences à des groupes de « *séditieux d'ultradroite* » qu'il accusait de vouloir déstabiliser les institutions. Les diverses oppositions, de tous les bords de l'échiquier politique, lui reprochèrent aussitôt de vouloir réduire la contestation à ses débordements afin de ne pas s'intéresser au fond du problème.

L'atmosphère politique devenait peu à peu suffocante. La plupart des grandes structures partisanes avaient été prises de court par la spontanéité du mouvement et par sa volonté de rester indépendant des arrangements politiques. Une grande partie de la gauche institutionnelle restait très méfiante face à une contestation sociale qu'elle n'avait pas organisée elle-même et sur laquelle elle n'avait aucune emprise. Dans la vision du monde d'une partie des leaders de la gauche et des grandes figures syndicales, une révolte populaire spontanée ne pouvait être que l'expression d'un populisme auquel ils restaient tous profondément hostiles.

De son côté, la droite était comme à son habitude assez divisée sur la question. Une certaine frange des électeurs de la droite conservatrice, assez sensibles aux thématiques populaires, ressentait sans doute une forme de sympathie à l'égard de ce mouvement contestataire issu de toutes les provinces de France et voyait même certains de ses représentants — à l'image de Laurent Wauquiez — tenter opportunément de se raccrocher à ce qui représentait alors une véritable forme d'opposition au gouvernement. Mais une autre part des électeurs de droite, plus libérale, sécuritaire et moins enracinée, regardait avec suspicion ce mouvement bruyant et anarchique qui, s'il venait à persister, pourrait avoir des conséquences économiques et troubler l'ordre public de manière récurrente et durable.

Il n'y avait guère que du côté de La France insoumise et du Rassemblement national que le soutien politique était le plus assumé. Du côté de LFI, Jean-Luc Mélenchon avait annoncé qu'il souhaitait se rendre à la manifestation prévue le 1^{er} décembre pour l'Acte III, tandis que François Ruffin, député de la Somme, multipliait les déplacements sur le terrain et dans les médias et avait participé à la manifestation du 24 novembre. Au RN, le député du Gard Gilbert Collard appelait à défiler et défendait ardemment le mouvement dans ses nombreuses apparitions télévisées, tandis que Marine Le Pen l'avait soutenu explicitement sans pour autant descendre dans la rue, estimant que « *ce n'est pas le rôle d'une dirigeante de parti politique* ». Pour elle, la meilleure stratégie était justement de ne pas s'aventurer dans une quelconque tentative de récupération. La situation parlait d'elle-même, et un rapide coup d'œil à la sociologie du mouvement montrait bien que les manifestants venaient majoritairement des fameuses zones péri-urbaines au sein desquelles le vote Rassemblement national était plutôt élevé. L'institut de sondage Elabe allait justement

confirmer cette analyse juste après le deuxième acte en évoquant une « surreprésentation » des électeurs de Marine Le Pen chez les protestataires, à savoir que 42% de ces derniers se revendiquaient Gilets Jaunes — alors qu'ils n'étaient que 20% chez les électeurs de Jean-Luc Mélenchon. En soutenant le mouvement sans chercher à l'influencer ni à le diriger, et en gardant une distance visible entre l'action politique et la contestation sociale, la présidente du RN paraît clairement sur le fait qu'elle sortirait renforcée de cette séquence.

En refermant son journal, le général Vineuil était songeur. L'actualité sociale était brûlante, et les pouvoirs publics semblaient incapables de prendre la mesure de la situation. Pour ce général de brigade tout juste retraité, titulaire d'un diplôme d'économie et passé par le cabinet militaire d'un ancien Premier Ministre, il ne faisait aucun doute que la France était au mieux très mal gouvernée, au pire totalement laissée à l'abandon.

Pierre-Marie Vineuil avait très vite pris fait et cause pour les revendications portées par les Gilets Jaunes. Lui-même était originaire d'un petit village de la Drôme où il avait encore sa maison de famille, dans laquelle il venait régulièrement se ressourcer. Il savait parfaitement ce qu'était un territoire désertifié, sans réelles perspectives d'emploi pour les jeunes, en perte de services publics et isolé des infrastructures de transports et de soins élémentaires. Il connaissait parfaitement la réalité de ses habitants, qu'il côtoyait très régulièrement, ce qui lui donnait une vision du monde assez différente de celle des élites qu'il fréquentait habituellement dans sa vie professionnelle. Il détestait viscéralement tous les technocrates encombrant les cabinets ministériels, qu'il avait trop souvent rencontrés lors de ses passages à Matignon, et pour qui les difficultés sociales se

résumaient à des indicateurs statistiques et à des chiffres dans des tableurs Excel. Aussi, la défiance grandissante d'une partie de la population à l'égard de ses dirigeants lui semblait parfaitement légitime.

Depuis quelques temps, le général Vineuil avait pris l'initiative de se réunir avec quelques uns de ses proches pour discuter de la situation du pays, dans un endroit discret connu des seuls participants. Ces entrevues comptaient des généraux en retraite et quelques officiers d'active, auxquels pouvaient parfois se mêler quelques civils et notamment des intellectuels issus des milieux conservateurs.

Les sujets abordés au sein de ce think-tank confidentiel étaient en rapport avec l'actualité et embrassaient toutes les grandes thématiques intéressant la société. Ces dernières semaines, le sujet central avait été bien évidemment la montée de la contestation populaire et la dimension explosive que prenait cette crise sociale inédite.

5.

Lors de la dernière réunion confidentielle que Vineuil avait organisée, au lendemain de l'Acte II, il avait cette fois bien pris soin de ne convier que des personnes qu'il savait très critiques à l'égard du pouvoir. Tous ceux qui l'entouraient ce jour-là faisaient partie des nombreux hommes de l'ombre qui avaient très mal supporté le contexte de l'été 2017, juste après l'arrivée au pouvoir d'Emmanuel Macron.

À cette période, un mouvement de grogne relativement inédit s'était élevé chez les militaires en raison des annonces de restrictions budgétaires qui allaient impacter le ministère des Armées. Ce plan d'économies drastiques avait été contesté dans les plus hautes sphères de la hiérarchie, allant jusqu'à entraîner la démission du Chef d'Etat-major, le général Pierre de Villiers, à qui il avait été reproché d'être sorti de son devoir de réserve lorsqu'il exprima son mécontentement devant une commission parlementaire. Un froid durable s'était alors installé entre le chef de l'Etat et une partie des militaires. Beaucoup d'entre eux avaient ravalé leur colère en attendant des jours meilleurs, mais pour certains, la coupe était désormais pleine.

Dans ce contexte, Pierre-Marie Vineuil avait discrètement cherché à repérer les profils les plus hostiles au gouvernement afin de monter sa cellule de réflexion informelle et, peu à peu, à former un réseau capable de monter une opération hors-cadre si l'occasion s'en présentait. Grâce à son sens relationnel et à sa capacité de conviction, il avait fini par réussir à se constituer un petit groupe d'hommes totalement acquis à sa cause. Ce soir-là, il les réunissait pour faire un point sur la situation.

— Ces deux derniers week-ends, commença-t-il, nous avons assisté à une nouvelle forme de contestation sociale, qui s'est manifestée par des regroupements sur des ronds-points, des actions de blocages et des opérations de désobéissance civile, avec notamment des ouvertures de péages autoroutiers en de nombreux points du territoire. Si, dans l'ensemble, ces actions ont été menées dans un calme relatif, elles ont été accompagnées par des manifestations qui ont quelques fois évolué en affrontements avec les forces de l'ordre dans certaines villes, et tout particulièrement à Paris. Dès l'Acte I du 17 novembre nous avons pu constater que le ras-le-bol des protestataires les poussait à manifester leur mécontentement de manière assez virulente. L'Acte II qui s'est déroulé hier a confirmé cette tendance, et a même démontré qu'elle pouvait s'accroître. Nous avons pu noter que les gens étaient principalement des primo-manifestants n'ayant pas une grande expérience des mouvements de rue et qu'ils ont agi ainsi par nervosité et exaspération. Pour beaucoup, ce ne sont pas des marginaux, ni des inactifs : il s'agit au contraire d'un agrégat de travailleurs pauvres, d'artisans, d'indépendants voire de petits patrons, en bref des contribuables et des gens productifs qui rencontrent de grosses difficultés financières et ne supportent plus la charge que l'Etat fait peser sur eux. Par ailleurs, beaucoup de ces gens ont développé une véritable conscience politique et élargissent désormais leurs revendications de justice sociale aux questions démocratiques, en réclamant une meilleure représentation institutionnelle et en voulant obtenir la possibilité d'initier des référendums. Il ne semble donc pas s'agir de brutes assoiffées de destruction comme le laissent entendre les médias, mais juste de citoyens laissés pour compte qui revendiquent à la fois le droit de vivre décemment du fruit de leur travail et le droit d'exister politiquement .

La dizaine de participants l'avait écouté dérouler son exposé très attentivement. Après un court silence, l'un des officiers présents lui fit part de ses interrogations quant à l'éventualité que ce mouvement trouble gravement l'ordre public et que la situation puisse dégénérer en une crise institutionnelle de grande ampleur.

— C'est bien entendu une éventualité à prendre en compte, répondit Vineuil. Je comptais y venir. En cas de désordre trop important, si la situation n'est pas gérée correctement par les pouvoirs publics, il est envisageable que le gouvernement n'y survive pas.

— Pierre-Marie, je pense que la perspective d'un changement de gouvernement est unanimement souhaitée ici, reprit l'officier. Mais je ne suis pas certain que des émeutes, même généralisées, puissent déstabiliser le pays à ce point. Il y a quand même une batterie de mesures que le Président peut utiliser pour se protéger, notamment l'état d'urgence ou même la proclamation de l'état de siège.

— Cela m'étonnerait beaucoup qu'il instaure l'état de siège, répondit le général en souriant. Ce n'est pas le genre de la maison. Cette mesure serait trop impopulaire auprès de ses électeurs. Quant à l'état d'urgence, ça ne changerait pas grand chose à la situation. Avec les attentats islamistes de ces dernières années, l'état d'urgence est presque permanent. Non, en cas de crise de grande ampleur et vu le contexte de défiance dans lequel se trouve ce gouvernement, je pense qu'une situation insurrectionnelle mal gérée pourrait réellement déboucher sur des changements en profondeur.

Il fit une pause et vida son verre d'eau pétillante d'un trait. Autour de lui, la dizaine d'hommes présents s'échangeaient des regards perplexes.

— Quoi qu'il arrive, reprit-il, ces gens n'y arriveront pas seuls. Si nous voulons vraiment du changement, il faut réfléchir sérieusement au rôle que nous pouvons jouer. C'est pour cela que depuis quelques jours, j'envisage de monter une équipe et d'aller sur le terrain, auprès des manifestants, pour montrer que certains militaires sont de leur côté. En uniforme, dès la manifestation de samedi prochain !

Dans la salle, les regards étaient interrogatifs. Vineuil ne savait pas s'il passait pour un illuminé ou s'il était pris au sérieux. Néanmoins, il poursuivait son explication.

— L'idée est d'affirmer qu'il existe des gens, au sein des corps constitués, qui n'hésiteront plus à prendre la parole, en dépit des interdictions. Dans l'immédiat, il y aura des sanctions. Mais en termes d'image, les répercussions seront intéressantes. D'ailleurs, vous voyez bien qu'au cabinet de la présidence, personne n'est tranquille. Ils craignent tous pour la stabilité des institutions. Certains commencent à évoquer une ambiance révolutionnaire, d'autres vont plus loin et parlent même de tentation putschiste. Cela n'arrivera certainement pas, mais nous savons tous que le Président a très peur d'un retournement de l'Armée, qui entraînerait peut-être dans la foulée un retrait massif des flics. Eux aussi ont des conditions de travail de plus en plus dégradées et de nombreuses revendications auxquelles le gouvernement reste sourd. En donnant l'impulsion, je suis sûr qu'il sera possible de mettre une pression suffisante pour que le Président soit obligé de céder à l'essentiel des demandes. Et là, l'opinion publique sera largement de notre côté. Il sera politiquement difficile pour ceux qui arriveront dans la foulée de nous reprocher notre mobilisation. Au contraire, cela pourrait être l'occasion de jouer un rôle concret par la suite, ce que certaines

personnalités chez les Gilets Jaunes réclament d'ailleurs ouvertement.

— Et si ça dégénère autour de nous ? interrogea un autre des convives. La répression risque d'être à la hauteur du soulèvement.

— Si la situation l'exige, alors il faudra être prêt à s'interposer pour protéger les manifestants, répondit le général sans hésiter. Les flics n'oseront pas s'en prendre à nous.

Le silence régnait dans la pièce et les visages étaient impassibles, contrastant avec l'optimisme affiché par Vineuil. Chacun savait qu'il était une forte tête et qu'il s'était plusieurs fois attiré les foudres de sa hiérarchie, ce qui l'avait d'ailleurs sans doute privé de la fin de carrière à laquelle il aspirait. Et cette fois, il n'allait pas se contenter de refuser un ordre qu'il jugeait illégitime ou juste s'affranchir de quelques procédures. Il voulait initier un mouvement qui serait aussitôt qualifié de mutinerie et entraînerait certainement de lourdes conséquences, pour lui comme pour tous ceux qui accepteraient de le suivre. Mais au fond, tous étaient prêts à assumer ce risque, car ils songeaient eux aussi que cette occasion était à saisir.

En revanche, personne n'était au courant que, depuis plusieurs mois, le général souffrait d'une profonde dépression qui affectait parfois sa lucidité.

6.

Les promeneurs nocturnes qui se trouvaient sur les Champs-Élysées étaient surpris par l'inhabituel ballet auquel ils assistaient cette nuit-là. Il n'était pas encore trois heures du matin que la circulation automobile était déjà fermée et que des barrières commençaient à être disposées à proximité de la place de l'Étoile. Pour éviter les débordements des deux samedis précédents, les autorités avaient vu les choses en grand : en plus de disposer quatre mille policiers et gendarmes dans la capitale, le ministère de l'Intérieur avait décidé d'installer des barrages filtrants en haut de l'avenue des Champs-Élysées afin d'effectuer des contrôles d'identité et des fouilles préventives sur toutes les personnes qui souhaiteraient se rendre dans cette zone. L'idée était bien entendu d'empêcher l'accès de ce secteur sensible aux Gilets Jaunes tout en laissant l'avenue ouverte au public, afin de ne pas trop impacter les nombreux commerces de l'avenue à l'approche des fêtes de Noël.

A six heures du matin ce samedi premier décembre, tout était en place. Il ne restait plus qu'à attendre l'arrivée des premiers manifestants.

Le téléphone de Joseph vibrait. Il mit un certain temps avant de le sentir, étouffé dans la poche de son épaisse veste de chasse. Des appels manqués. Alexia. Elle avait cherché à le joindre deux fois, sans succès. Il la rappela aussitôt.

— Bonjour Alexia, désolé de ne pas avoir répondu. C'est un peu agité ici et je n'ai pas senti le téléphone vibrer. Alors finalement, vous êtes venue à Paris ?

— Je suis chez ma cousine à Cergy, lui répondit-elle. Je viens d’allumer la télé et j’ai vu qu’il y avait déjà un attroupement sur l’Étoile, alors qu’il est à peine neuf heures du matin ! Je me suis dit que vous y étiez peut-être. Qu’est ce qui se passe ?

Joseph riait nerveusement.

— Il se passe que les flics ont visiblement mal anticipé l’énervement des gens. Ils ont mis des barrages filtrants. Ils ont cru qu’on était à un concert ou quoi ? Je suis arrivé très tôt, il y avait déjà pas mal de monde autour du haut des Champs-Élysées. Pour passer et aller sur les Champs il fallait montrer ses papiers, ouvrir son sac, faire la queue et finalement passer au compte-goutte, avec leur satané bordel de barrages filtrants. Ça en a agacé quelques-uns qui ont commencé à se chauffer et à pousser les flics. Du coup ceux-là aussi se sont énervés, ils ont balancé du gaz et mis quelques coups de matraques. Puis là c’est un peu parti en vrille.

Alexia constatait par elle-même que la situation était déjà assez agitée. Les images en direct des chaînes d’information se focalisaient sur les petites échauffourées en cours aux abords de l’Arc de Triomphe. Le spectacle offert par les caméras positionnées sur les toits des bâtiments adjacents était beau, presque hypnotique. Au sol, les centaines de points jaunes qui s’agitaient de manière désordonnée formaient une constellation fluorescente contrastant élégamment avec la grisaille du ciel de décembre, au milieu des épaisses volutes d’une fumée blanche et opaque qui renforçait l’aspect surréaliste de l’ensemble.

Alexia décida de se préparer au plus vite pour rejoindre les protestataires. Elle ne comptait pas participer à une quelconque émeute, mais souhaitait tout de même être au cœur de l’action, dans ce moment qu’elle présentait comme incontournable.

Valérie, qui venait d'être réveillée par la conversation téléphonique, ne vit pas d'un très bon œil que sa cousine toute excitée se rende au milieu de ce tumulte. Malheureusement, cette dernière était suffisamment têtue et téméraire pour qu'aucun argument ne puisse la retenir.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. J'ai tout prévu, j'ai pris des lunettes de piscine, un tour-de-cou épais et j'ai préparé des compresses avec du vinaigre et du jus de citron pour me protéger des lacrymos. J'ai vu tout ça sur un site internet qui donne des conseils pour aller en manif. Ça devrait aller.

En se voulant rassurante, elle n'avait fait qu'augmenter l'anxiété de Valérie, déjà peureuse de nature.

— Bon, ok, lui répondit-elle d'un air dépité. Fais attention quand même, je le sens moyen. Ça ressemble pas vraiment à ce qu'on voit d'habitude.

Pour se rendre sur place en évitant de débouler en plein milieu de l'agitation, Alexia avait décidé d'arriver par un secteur un peu éloigné des premiers affrontements. Elle avait étudié un plan des transports franciliens, et choisit de prendre en premier lieu un RER depuis Cergy-préfecture jusqu'au quartier d'affaires de La Défense. De là, elle prit ensuite un transilien reliant La Défense à la gare Saint-Lazare et s'arrêta une station avant le terminus, à la gare de Pont-Cardinet, dans le XVII^{ème} arrondissement. Une fois arrivée, il lui restait environ deux kilomètres à effectuer à pieds, soit une petite demi-heure de marche pour se rendre sur la Place de l'Étoile située une peu plus au sud, en empruntant d'abord la rue Jouffroy d'Abbans puis l'avenue de Wagram.

Il était maintenant un peu plus de dix heures. La grisaille était persistante. Le temps n'était pas particulièrement froid, mais l'humidité était pénétrante et désagréable. Alexia sortit rapidement de la gare et arpena les trottoirs d'un pas pressé, en direction de l'Étoile. En passant devant les nombreux petits commerces qui jalonnent les rues de ce quartier cossu, elle entendait des bribes de discussions entre les clients qui semblaient s'inquiéter des événements se déroulant autour de l'Arc de Triomphe. Pour les gens vivant dans le secteur, la situation était inhabituelle et plutôt angoissante.

En quelques minutes, elle se trouvait déjà à l'approche de la place des Ternes. Les premières effluves de gaz lacrymogène commençaient à lui brûler doucement les narines, tandis que le bruit de sirène des véhicules de secours résonnait au loin de manière lancinante. Quelques groupes d'individus en provenance du haut de l'avenue de Wagram redescendaient en toussant, d'autres étaient assis sur le trottoirs. L'un d'entre eux essuyait tant bien que mal une trace de sang sur son front. Plus de doute, la tension était réellement palpable.

Il fallait maintenant avancer au milieu de ce désordre et tâcher de rejoindre Joseph.

Cet extrait vous a plu ?

Vous pouvez vous procurer sans plus tarder l'eBook :

Sur Amazon : <https://www.amazon.fr/dp/B084BQYN7R>

Sur Kobo : <https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/premier-decembre>

Vous pouvez également le commander en version brochée auprès de l'auteur en envoyant votre demande à :

xavier.legay@gmail.com

Les frais de port sont offerts !

Abonnez-vous à ma page Facebook pour suivre mes actualités

<https://www.facebook.com/xavierlegay/>